

Fer, charbon, acier dans le Pays de Vaud. Vol III

[Paul-Louis Pelet]

Autor(en): **Bairoch, Paul**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **35 (1985)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAUL-LOUIS PELET, *Fer, charbon, acier dans le Pays de Vaud*. Vol. III. Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 1983. 491 p. (Bibl. hist. vaud. no 74).

En passant du «mineur à l'horloger» le professeur Paul-Louis Pelet achève sa monumentale histoire *Fer, charbon, acier, dans le Pays de Vaud*. Les deux volumes précédents, publiés respectivement en 1973 et 1978, ont retracé les vingt premiers siècles de l'histoire de ce secteur; secteur marginal par le volume de sa production et par l'étroitesse de l'emploi¹, mais fondamental quant à son rôle dans la vie économique et technique. Histoire ancienne ... En effet, puisque «Au 4^e siècle avant Jésus-Christ déjà, des forgerons exploitent le minerai de fer et construisent des fourneaux de réduction dans les chênaies du Pied du Jura, à la limite des terrains calcaires et des moraines du Quaternaire». «Au Moyen Age, les forêts des anciennes zones minières sont épuisées. Les forgerons se déplacent. De plus, ils désirent adapter des roues à eau à leurs meules à aiguiser, puis à leurs martinets et à leurs souffleries. Ils descendent au fond des vallées, s'installent le long des rivières ou des ruisseaux ...» Le premier haut fourneau apparaît dès 1461.

Cette évolution technique entraîne des conséquences économiques en raison du besoin plus grand de financement qui aboutit à la mainmise «presque totale du capitalisme cosmopolite» et «aboutit à une expansion dont l'apogée se situe vers 1640». A partir de 1670, les entreprises «peinent». Marasme économique qui entraîne la diminution des profits; éternel problème d'approvisionnement en bois et, aussi, défection de la relève: les fils des maîtres de forges les plus prospères devenant marchands ou politiciens à Genève ou pasteurs et notaires dans le Pays de Vaud. «A la fin du 17^e siècle, les hauts fourneaux s'éteignent les uns après les autres. En 1700, il n'en reste que trois ...».

Dans la première partie du volume analysé ici, P.-L. Pelet étudie avec minutie la fin progressive de la production de fonte dans le Pays de Vaud. Trois hauts fourneaux donc au début du XVIII^e siècle; puis deux à partir de 1723; et, enfin, un seul à partir de 1763. En 1811, «un ouragan dévaste le fourneau. Il ne sera plus reconstruit». Cette mort est un exemple de plus de la dépendance de cette industrie vis-à-vis de la nature. Et, avant tout, vis-à-vis, bien entendu, du bois. Non seulement danger de déboisement, mais aussi conflit avec les éleveurs; car le bétail qui vient paître dans les parties déboisées empêche la repousse. Cependant, l'administration bernoise, et notamment la Chambre Romande des bois, semblent assez bien réussir à harmoniser les intérêts. Mais cela ne rend pas aisée la vie des entrepreneurs dont P.-L. Pelet trace un tableau vivant et détaillé des activités et des nombreuses contraintes: règlements, pauvreté du minerai, handicap que cause l'altitude (le dernier haut fourneau ne pouvait être mis à feu que sept mois par an dans les conditions les plus favorables), coût accru du combustible, restrictions françaises, etc.; tout cela contribue à ce déclin à un moment où «déjà le coke conquiert l'Angleterre et s'installe en France. Noirvaux meurt alors que les premiers symptômes de la Révolution industrielle, victorieuse en Belgique et en Rhénanie, apparaissent à peine en Suisse».

¹ P.-L. PELET n'a pu réaliser une estimation de l'importance de ce secteur en terme de pourcentage d'emploi. Mais les indications fournies confirment les données macro-économiques des périodes ultérieures. Ainsi, en se limitant à deux communes où se concentre la petite métallurgie, «même à son apogée ... 5% à peine des hommes actifs s'y vouent.» (ce qui implique environ 3% de la population active). En Belgique, lors du recensement de 1846, l'ensemble de l'emploi dans l'industrie métallurgique (y compris les métaux non ferreux et tous les stades de production, à l'exception de l'extraction) représentait 3,2% de la population active. En France, cette proportion était de l'ordre de 1,1% vers 1790 et de 2,2% vers 1840. En Grande-Bretagne, au recensement de 1841, il s'agissait de 5,9%. D'après P. Bairoch (sous la direction): *La population active et sa structure*, par T. Deldycke, H. Gelders et J.-M. Limbor. Bruxelles et New York 1968.

La mort du dernier haut fourneau ne signifie cependant pas le déclin de la sidérurgie; car, parallèlement, on assiste à «l'essor de la petite métallurgie», titre de la deuxième partie. Partie qui nous mène de «la forge à l'atelier d'horlogerie». Activité sidérurgique qui n'est pas seulement destinée à la consommation locale. Toutefois, cette expansion n'est pas suffisante pour résorber un sous-emploi rural apparemment en progression au cours du XVIIIe siècle; période durant laquelle la population progresse sensiblement. A partir des années 1730, la taille de pierres précieuses se répand tant comme activité principale que comme activité d'appoint. Dès la fin des années 1750, les horlogers, cités dans les relevés des actes notariés ou de l'Etat civil, dépassent en nombre les «lapidaires et aussi les métallurgistes dont ils sont largement issus». D'ailleurs, pendant une certaine période les deux activités sont souvent menées de front.

Et tout cela en symbiose avec l'agriculture dont la sidérurgie est un apport important. «Avant la lapidairerie et l'horlogerie, la petite métallurgie compensait partiellement la pénurie de terres cultivables. Les artisans du fer et leurs descendance toujours plus nombreuses, gênés ... par le manque de matières premières, par les mesures administratives et par la concurrence étrangère bifurquent d'autant plus facilement qu'ils sont capables de confectionner les premiers outils nécessaires à la taille des pierres et à la fabrication d'horloges et de montres. Ces activités nouvelles supportent mieux que tout autre l'éloignement des grands chemins, et profitent de la rudesse du climat jurassien: la blancheur des champs de neige accroît la luminosité des ateliers durant l'hiver. Leur rentabilité est si évidente qu'un Jacques Jaquet, maître des grandes forges du Brassus, n'hésite pas à mettre un de ses fils en apprentissage chez l'horloger Pierre Meylan.» Ainsi «le succès de l'horlogerie donne le coup de grâce à la petite métallurgie qui lui a ouvert le chemin». La suite est une autre histoire. Autre histoire dont un autre historien-économiste vaudois, le Professeur François Jequier, défriche avec bonheur et maîtrise les principaux jalons².

Mais revenons à l'étude qui nous intéresse ici. La troisième partie est consacrée au charbon, c'est-à-dire, sous entendu, «de bois»; tout comme depuis le milieu du XIXe siècle le terme charbon implique le sous-entendu «de terre». Les quatre chapitres de cette partie ont été réalisés avec la collaboration de Marlyse Vernez³. Le premier de ces chapitres présente les problèmes généraux du charbonnage. Les suivants sont consacrés à «La fabrication du charbon dans le Jura Vaudois», au «Charbonnier dans le contexte vaudois», et, enfin, aux rapports entre «Les autorités et le charbon». Ces chapitres apportent de très utiles informations sur un secteur pour lequel la littérature n'est pas abondante. Informations dans le domaine technique, des prix, des transports, et, aussi, sur les acteurs humains.

La quatrième et dernière partie cherche à dresser «un tableau d'ensemble» des quatre aspects suivants: le niveau de la technologie, les conditions économiques, les conditions sociales et, enfin, les rapports entre Berne et la sidérurgie vaudoise. L'historien économiste qui étudie les XIXe et XXe siècles, gâté par la richesse des statistiques, sera peut-être déçu par le manque de certaines estimations. Quelle a été l'évolution approximative de la production et de la consommation de fer dans la région? Quel a été le volume de l'emploi total de ce secteur?

Mais les renseignements abondent sur d'autres aspects somme toute autant, sinon

² F. JEQUIER: *Une entreprise horlogère du Val-de-Travers: Fleurier Watch Co S.A. De l'atelier familial du XIXe aux concentrations du XXe siècle*. Neuchâtel 1972.

F. JEQUIER avec la collaboration de C. SCHINDLER-PITTET: *De la forge à la manufacture horlogère (XVIIIe-XXe siècle)*. Lausanne 1983.

³ Qui a également collaboré au chapitre «L'essor de la petite métallurgie autour de Vallorbe». Notons également la collaboration à deux chapitres chacun de Lucienne Hubler et de Jean-Philippe Dépraz; ainsi que de Monique Jaccard à un chapitre de la troisième partie.

plus, importants: les divers aspects des techniques utilisées (avec croquis), les prix des équipements, les processus de commercialisation, l'organisation des entreprises, les contrats de travail, les migrations de la main-d'œuvre, les règlements administratifs, l'endettement, etc., etc. Sans oublier un fort utile «Lexique de quelques termes techniques ou rares» et un non moins utile «Index des noms». Bref, le professeur Paul-Louis Pelet achève, avec ce volume, une vaste étude qui, fort longtemps, fera autorité.

Genève

Paul Bairoch

JEAN-FRANÇOIS BERGIER, *Histoire économique de la Suisse*. Lausanne, Editions Payot, 1984. 368 p.

Quel étudiant n'a pas un jour ou l'autre potassé les deux petits livres de Jean-François Bergier, *Problèmes de l'histoire économique de la Suisse, Naissance et croissance de la Suisse industrielle?* Avec quelques autres «classiques», ils marquent les premiers pas de tout apprentissage du métier d'historien. Dix ans et plus après leur parution, c'est une œuvre nouvelle qui nous est offerte, alimentée par une série de recherches récentes, recensées dans l'orientation bibliographique de fin de volume. Bilan réjouissant du dynamisme que connaît l'histoire économique en Suisse sous l'impulsion de maîtres dont Jean-François Bergier n'est pas des moins écoutés. Leçon d'humilité aussi, tant demeure vaste le champ à sillonner et irritantes les questions sur lesquelles l'hypothèse ne deviendra jamais certitude, parce que les sources se taisent. Le professeur Bergier relève à maintes reprises ce trait spécifique à notre historiographie, déchirée par les aspects outranciers du fédéralisme ou mutilée par la discrétion feutrée qui baigne les activités privées. Peu ou pas de préoccupation statistique dans le temps long, secret des affaires contribuant à mythifier (le plus souvent négativement) une aventure qui est fondamentalement celle de tous les Suisses. L'histoire économique, indispensable à la mémoire collective, peut seule, selon Jean-François Bergier «rendre compte de succès toujours remis en question ... et qui relèvent d'une continuité et d'une force d'imagination plusieurs fois séculaire».

Indéniablement, l'auteur prend des risques en proposant une synthèse, genre peu prisé des historiens suisses, généralement timorés lorsqu'il s'agit d'assumer des vues prospectives. On aura tôt fait de lui reprocher tel raccourci, là où il y a recherche de la continuité, tel oubli là où il y a choix, tel grossissement démesuré d'un cas, là où il y a volonté pédagogique d'exemplification. Et pourtant, J.-F. Bergier réussit le redoutable exercice d'une plume alerte. Il sait écrire sans concession à la «langue de bois», de mise aujourd'hui en sciences humaines. Expliquant toujours avec clarté les mécanismes les plus nuancés, il rend les travaux scientifiques accessibles au grand public. Son ouvrage s'enrichit en outre d'une abondante iconographie originale, étroitement liée au texte et utilement commentée: les aspects techniques l'emportent heureusement sur le décoratif, sans que la mise en page en souffre.

L'auteur, fidèle à la démarche de ses précédents essais, adopte une trame rigoureusement thématique. Démographie, agriculture, industrie, commerce et transports, argent et banques font l'objet de chapitres distincts. Ce découpage surprend à première vue celui que l'historiographie contemporaine a habitué à la saisie globale, à l'imbrication étroite des phénomènes de la vie sociale, a fortiori des composantes de la vie économique. La lecture dissipe cette appréhension. L'auteur sait suggérer par touches nuancées les liaisons, sans tomber dans le piège des redites. Qui plus est, l'objectif liminaire (mettre en évidence les continuités) s'accommode admirablement d'une telle mise en chapitres. Prenons l'exemple de l'industrie textile. Vous suivez allègrement son émergence sur des bases fragiles en Suisse médiévale